**Le Shishapangma (8013m), aller se perdre tout là-haut (automne 1996)**

Le retour du Cho Oyu est difficile. Je suis physiquement épuisée et n’arrive pas à récupérer. Je passe des journées entières allongée sur un lit. Je consulte plusieurs gastro-entérologues et endure certains traitements désagréables, sans succès. Deux mois après être rentrée, je ne mange presque plus rien et ne peux plus me lever. Je suis finalement hospitalisée pour des examens de contrôle. Après une prise de sang, le médecin ne veut pas me laisser sortir : tous les indicateurs sont au rouge, il n’y a plus de sels minéraux et de protéines dans le sang. Après une semaine de tests, d’interrogations et d’inquiétude, le diagnostic est posé : la maladie cœliaque, une maladie génétique. Une intolérance alimentaire qui se soigne facilement par un régime excluant le gluten, une protéine présente dans le blé, l’orge, le seigle et l’avoine. Faut-il rire ou pleurer ?

En six mois de régime drastique, de lectures enfiévrées des étiquettes des produits industriels et d’examens systématiques des sauces et autres accompagnements de plats cuisinés, je retrouve la santé et l’énergie physique. Je passe un été extraordinaire dans les Alpes, grimpant comme jamais, savourant ce plaisir simple de pouvoir marcher, courir, monter, descendre… J’essaie de trouver un rythme, de prendre de nouveaux repères, de voir jusqu’où peut aller cet organisme qui, je le ressens confusément, semble sorti plus fort de l’épreuve.

Mais en même temps, je suis psychologiquement perturbée par cette maladie qui me différencie des autres au quotidien. Repas différents, aliments spécifiques. Discipline nécessaire mais si contraignante et finalement parfois difficilement supportable. Une seule erreur suffit à remettre en cause des semaines d’efforts. L’équilibre est terriblement fragile, si dépendant de tâtonnements incessants.

Je pars dans les Alpes. Au sommet de la montagne gravie, je me repose et savoure les moments de calme après l’effort. Le corps se détend. Je trouve la satisfaction et l’apaisement en contemplant le paysage qui m’entoure. Doucement, subrepticement, le regard glisse vers les sommets alentour, en reconnaît certains pour les avoir foulés, d’autres pour les avoir convoités. Le regard s’arrête sur l’un d’entre eux. Oui, celui-là sera le prochain. Prendre la belle arête de rocher, ou remonter l’élégant couloir de neige pour sortir près de la cime. Peu importe. Avant de descendre, je me promets d’être de retour, bientôt, dès que possible. Parce qu’elles sont nécessaires à la restauration de l’équilibre.

Auparavant, je n’en avais pas conscience. Mais en bas, dans la plaine, je sens un manque. Quand le doute m’assaille, quand les repères deviennent flous, quand je me sens perdue, je pense à la montagne. J’échafaude des projets, dessine des lignes dans ma tête.  Je m’accroche à elle, pour retrouver de l’énergie. Je sais que je vais y retourner, connaître de nouveau l’appréhension avant l’ascension, la concentration pendant l’effort, puis la joie du sommet, la paix avec soi-même, éphémère mais vitale. Le bonheur est plus simple, vu d’en haut.

De là revient la tentation de monter haut, toujours plus haut. Pour s'immerger dans ce long voyage, apprivoiser la très haute altitude et retrouver les sensations qu'elle procure. Peut-être pour s’échapper, pour oublier. J’ai l’impression que ce n’est que là-haut qu’on peut « légitimer sa présence au monde »[[1]](file:///D:\\Apprentissage.docx" \l "_ftn1). Là-haut, c’est la nature qui rend vulnérable et non le regard des hommes. Là-haut est la confrontation directe et sans témoin avec soi-même, que l’on accepte avec gratitude avec une quête au fond du cœur, celle de l’acceptation de soi. Là-haut sera le verdict. Ce sera l’épreuve de vérité. Pour continuer la route contre vents et marées, retrouver la foi en la vie.

La décision de repartir n’est pas facile à prendre. Elle est souvent remise en cause à mesure que l’échéance se rapproche. Je cache une inquiétude insidieuse, proche par moment d’une peur animale. Ne pas la montrer. Ne pas se révéler plus vulnérable. Ne pas dire qu’on culpabilise de partir sans parvenir à expliquer, à partager. C’est un tête-à-tête avec soi-même.

Seul celui qui se sent invincible ne pense jamais qu’il peut rester là-haut, ne conçoit pas qu’il peut être blessé ou bloqué par le mauvais temps au dernier camp d’altitude, et s’éteindre paisiblement dans un état de béatitude totalement incompréhensible pour les proches. Ou revenir, mais atteint dans son intégrité physique. On ne peut pas ne pas y penser et cela ajoute à l’inquiétude première un sentiment de culpabilité. Ces questions se posent dès que se présente l’opportunité de partir, et ce jusqu’au retour. Là, elles peuvent sembler résolues, mais c’est un leurre. La tentation est toujours là, de repartir toujours plus haut, poussée par une force intérieure impérieuse qui harcèle. Et le remède semble être là-haut, là où on se sent en paix avec soi-même et son environnement, où l’épreuve nous libère de nos démons. On n’est donc pas totalement libre de son choix. On sent, on sait qu’on doit y aller, qu’on a rendez-vous là-haut. Y aller peut être considéré comme une fuite à bien des égards ; s’abstenir est une fuite bien plus grande encore, une lâcheté bien plus grave. L’échéance serait reportée, en aucun cas elle ne serait annulée.

Je repars sur le Shishapangma, le plus petit des sommets de plus de 8000 mètres…

La sinisation de Lhassa progresse rapidement. Les maisons typiques tibétaines disparaissent les unes après les autres derrière des façades en béton sans relief et caractéristiques du mode de construction à la chinoise. La place devant le Potala a été pavée, des réverbères ont été édifiés. Aux croisements des rues principales, des gardes militaires se tiennent debout dans une guérite ou assis sur une chaise et surveillent tout regroupement de Tibétains, quitte à s’en approcher pour écouter les conversations, voire disperser les interlocuteurs.

Parcourant en bus les hauts plateaux, minéraux, et suivant la route des monastères, je retrouve la ferveur des Tibétains.

Les quelques jours passés à Lhassa et la traversée des grands plateaux avec le franchissement de cols à près de 5000 mètres d’altitude, permettent de travailler sérieusement l’acclimatation. Nous rejoignons Tingri, où je remarque la politique ambitieuse de l’hôtel Everest qui s’agrandit sans améliorer ses infrastructures, sans sanitaire, le puits au milieu de la cour faisant office de salle d’eau…

L’acclimatation passive se poursuit au camp de base du Cho Oyu, avant que nous ne ralliions en bus le bout de la route, le parking, à 5000 mètres. Là commence le périple.

Le chargement des yacks est toujours une véritable passe d’armes entre l’homme et l’animal, qui n’est plus habitué à être chargé puisque nous sommes la première expédition cette année. Ils ne se laissent pas aisément approcher. Méfiants, ils s’éloignent au petit trot de quelques dizaines de mètres quand ils voient un homme venir trop près d’eux. Les yackmen émettent des bruits avec leur gorge, censés calmer l’animal, pour pouvoir attacher des sacs ou des bidons. Les yacks répugnent cependant à garder leur charge sur le dos. S’ensuit une séance de rodéo avec des bonds désespérés de l’animal pour se débarrasser de ce qui l’encombre. Assis dans l’herbe comme au spectacle, nous rions au début mais cela devient nettement moins drôle quand c’est son propre sac qui vole dans les airs ou est traîné sur le sol dans une course désordonnée. Il faut comptabiliser les pertes à la fin de chaque journée.

Au camp de base où nous venons de nous installer, à 5600 mètres, alors que la neige tombe dru et qu’il faut sortir régulièrement pour dégager les tentes, j’écoute le requiem de Brahms, avec dans la tête l’image de flocons qui dansent. A mesure que les chœurs montent en puissance, la volonté s’affermit en moi  d’aller haut, le plus haut possible, quoiqu’il en coûte, pour tourner définitivement la page. Je ne serai satisfaite qu’à la condition d’avoir tout donné et peut-être plus encore. Il faudra que les intestins se déchirent, qu’un œdème se manifeste, que je ne puisse plus mettre un pied devant l’autre, pour m’arrêter.

Je dois aller là-haut. Tout est simple, pas de question à se poser. Il suffit d’être concentrée, avec cette seule idée en tête : ça passe ou ça casse. Aller se perdre là-haut. Tester les limites. Recherche de l’affrontement et du vertige, pour avoir l’impression d’exister. La fuite vers le haut.

Le lendemain, mes convictions se sont envolées. L’inconnu qui nous attend suscite des interrogations, des craintes et finalement un certain vague à l’âme. Je serais bien à la maison, tranquille dans un canapé. Les nuits y seraient plus confortables que sur le sol dur, habillée dans le duvet. Je n’aurais pas de souci d’alimentation, à guetter à chaque repas le contenu des gamelles pour supputer mes chances de pouvoir manger. Je pourrais déguster les confitures de framboises et de myrtilles faites l'été dernier, sans s’inquiéter si les intestins gargouillent ou si j’ai les jambes coupées. Je n’aurais pas froid aux pieds. Mais le malaise serait pire encore puisque je devrais vivre avec un sentiment de lâcheté. Je devais partir. Je dois assumer.

Jour de la puja, la cérémonie de prières et de bénédiction des candidats à la montagne. Demander la protection des dieux pendant l’ascension, et la clémence de la Montagne. Riz, beurre, sucreries, alcool sont déposés sur l’autel en pierre sur lequel brûle le genévrier. Le sirdar officie sous un franc soleil. Le Shishapangma se dresse devant nous, drapé dans son manteau de blanc déposé par deux journées continues de neige, étincelant dans le ciel bleu. Les drapeaux de prières multicolores se découpent sur la montagne et ondulent au gré du vent : on se prend à croire à ces prières qui s’envolent vers les dieux et la montagne. Protégez-nous contre les éléments, en face desquels nous sommes si petits et vulnérables. Protégez-nous de nous-mêmes ?

Les allers et retours sur la montagne s’organisent, le matériel devant être monté de camp en camp, et les organismes poursuivant leur lent travail d’acclimatation. La montée au Camp de Base Avancé (« ABC ») suit une longue moraine en terre meuble qui s’écroule par endroits et dessine des creux et des bosses, longeant le glacier est ses magnifiques pénitents. Les précipitations récentes ont transformé certains endroits en bourbiers, qui ne facilitent pas la marche avec des sacs à dos chargés au maximum de leur capacité. Le rythme est lent pour ne pas puiser dans les réserves. Parfois, au sommet d’une montée, un vague sentiment de malaise : il fait soudainement très chaud, la tête tourne. Il faut ralentir et respirer profondément. Faire une pause toutes les heures pour boire. L’ABC est installé vers 5800 mètres, au bout de la moraine, et servira de dépôt de matériel. De là, nous devinons l’itinéraire de montée vers le camp 1 sur les pentes inférieures de la montagne.

La montée au camp 1 traverse le glacier qui descend du Shishapangma et dont nous avons jusqu'ici suivi la moraine. L’itinéraire contourne les pénitents innombrables, monte, descend, fait des tours et détours. Des bâtons de bambou ornés d’un fanion nous guident dans le labyrinthe. On s’amuse de voir une personne juchée au sommet d’un pénitent, tandis qu’une autre disparaît dans un creux. Chacun suit la route tortueuse, de fanion en fanion, qui mène d’un vaste plateau au pied de la pente de neige vers le camp 1, installé sur un plateau après une zone de crevasses. Dans la pente, une croûte épaisse et dure recouvre une large couche de neige à la consistance de « farine », elle-même posée sur une surface en glace. A chaque pas, il faut casser la croûte pour trouver des appuis sur le sol mouvant. On pédale dans la semoule. Les sherpas font la trace et s’enfoncent jusqu’à mi-mollet. Nous comptons des séries de cent pas entre lesquelles nous nous arrêtons, suant et soufflant. La pente est abritée du vent, d’où une relative chaleur qui se transforme en sauna quand on s’y aventure en journée sous le soleil. Mais quand une bosse survient, le vent se fait à nouveau sentir et il faut refermer les ouvertures, réajuster le foulard qui protège la gorge. Suivre un rythme régulier, monotone. On n’entend que la neige crisser sous les pas et le souffle des alpinistes. On ne compte pas les minutes qui s’égrènent : on monte, un pas après l’autre, relevant périodiquement le nez pour profiter du paysage. Paisibles, sauf ceux qui ne sont pas assez acclimatés ou trop chargés et espèrent à chaque pas la fin de leur calvaire. Une différence qui fait souffrir moralement et physiquement quand on est du « mauvais côté ». Sauf à se dire : « je suis mal, mon état ne peut que s’améliorer ; les autres vont bien, ils ne peuvent aller que vers une dégradation…. ». Sympathique…

Nous sommes sortis de notre progression léthargique par deux grosses crevasses juste entrouvertes. En passant et sondant la neige, je manque de perdre mon piolet et mets à jour des lèvres dégoulinantes de stalactites et une véritable caverne. Beûrk ! Le passage sur les crevasses sera plus tard sécurisé par des cordes fixes. De là, une demi-heure permet de rallier le camp 1, souvent dans le mauvais temps et sous un vent puissant.

Les séjours sur la montagne sont entrecoupés de journées de repos au camp de base. Paresser le matin, prendre la douche, profiter des repas cuisinés par le cuisinier, flâner. Le confort du camp de base, certes relatif, est toujours largement apprécié. Il y fait moins froid, il y a l’eau courante et le sommeil est meilleur parce que le camp est mieux installé et moins haut. Chacun a ses préférences : musique, lecture, sieste. Puisque le soleil ne se montre pas assez généreux pour que nous puissions bronzer dans l’herbe, nous passons des heures douillettes dans le duvet. Priorité est donnée à la récupération : recharger les batteries, décompresser, se laisser aller pour avoir de nouveau envie d’aller en altitude.

L’acclimatation produit peu à peu ses effets. Sur les altitudes inférieures, le pas s’allonge, le rythme est plus rapide. Nous prenons davantage de plaisir. De la simple constatation d’être en meilleure forme naît une joie sauvage, celle de voir l’organisme répondre au défi de l’altitude. Je l’en savais capable depuis le Cho Oyu ; l’acclimatation devant toujours être reprise à zéro, j’espérais que cela se passerait bien une nouvelle fois. J’ai de la chance de bénéficier de cette capacité innée puisque génétique de bien s'adapter à l'altitude. Ce serait dommage de ne pas l'utiliser…

Pourtant, au fur et à mesure que l’expédition avance, une certaine lassitude s’installe. Usure due au travail de sape de l’altitude, du froid, du vent, de l’inconfort des camps d’altitude. L’interrogation resurgit : pourquoi sommes-nous là ? Tout cela n’est-il pas futile et vain ? La joie, l’apaisement que procure cette aventure n’occupent que de rares moments et sont éphémères. Il faut recommencer, toujours. Quelle proportion de ceux qui sont allés très haut y retourne ? Ceux-là sont accrochés. Quant à ceux qui en rêvent et n’ont pas encore franchi le pas, ils ne savent pas encore…

Dans notre expédition, un guide de haute montagne ne parvient pas à s’acclimater correctement et ne veut pas accepter que les choses ne se déroulent pas comme dans les Alpes. Sa première nuit au camp 1 s’est mal passée. Il a déliré toute la nuit, et le lendemain, en cours de marche, est tombé d’épuisement. Il ne présente aucun signe d’œdème à ce stade. Simplement trop enthousiaste, trop fougueux, trop généreux. Quelle est cette montagne qui ne tolère pas l’expression de la passion ? Comment la caractériser, sinon d’inhumaine ? Comment considérer ceux qui la courtisent, sinon de fous ambitieux ou d’attardés sociaux ?

Nouveau départ sur la montagne avec plusieurs jours de vivres, de gaz et du matériel pour installer les deux camps supérieurs et préparer la tentative du sommet. Nous repartons au combat contre nos ennemis immédiats : le vent violent et incessant, la neige qui tombe souvent et s’accumule, le froid sibérien. Les éléments défavorables ne laissent aucun répit. Chaque jour, nous les affrontons dans notre progression vers le haut. La récupération dans les camps d’altitude, entassés dans des tentes en nombre insuffisant, penchés sur le réchaud qui ne connaît lui aussi pas beaucoup de répit, n’est pas aisée. Les nuits sont difficiles, je prie pour les écourter et regarde passer les heures. Le froid remonte par le tapis de sol. La toile intérieure de tente est tapissée de givre le matin, le moindre mouvement déclenche une tempête de neige. Certains sont de mauvaise humeur parce qu’ils ont mal dormi et ont mal à la tête. A qui la corvée d’eau ?

Nous quittons donc le camp 1 avec bonheur et nous dirigeons lourdement chargés vers le camp 2. La neige est toujours impossible : une croûte dure et épaisse recouvre une couche de gros sel. A chaque pas, la même question. On pense que cela tient, mais au dernier moment cela craque. Le pied ne rencontre rien de solide. On patauge.

Séries de cent ou cent cinquante pas. Plus courtes dans la partie plus raide de la montée. Puis des cordes fixes pour passer de nouvelles crevasses. Pause. Cinquante mètres à côté de notre trace, deux séracs s’écroulent et provoquent deux avalanches dont nous sentons le souffle. Si nous avions besoin d’être rafraîchis, au sens propre comme au figuré… On regarde vers le haut. Chouette, la fin n’a pas l’air loin. Mais rien n’a l’air loin en altitude. Il nous faut trois heures pour sortir de la pente. Les sherpas ont beaucoup donné et s’arrêtent fréquemment pour se reposer, le creux de l’épaule calé sur leur bâton télescopique. Je les laisse s’éloigner et m’accorde quelques moments pour respirer à fond, s’imprégner de la couleur du ciel, enfin bleue, de la lumière transparente et du silence. Nous approchons de 7000 mètres : je commence à me sentir bien. Le sang circule dans les veines comme régénéré.

Un plateau immense de trois kilomètres mène au pied de la pente conduisant à l’arête sommitale. Après une heure de marche sur ce plateau, nous installons le camp 2, vers 7050 mètres, puis redescendons vers le camp 1.

Après un jour de repos, nous remontons au camp 2 pour pousser ensuite vers le camp 3. Les premiers pas sont durs : il faut remettre la mécanique en marche. Il fait froid. Je ne me sens pas bien et laisse passer certaines personnes d’ordinaire plus lentes que moi. Tournant le dos au vent, je regarde le glacier au loin dans la vallée, puis repars comme un escargot avec sa maison sur le dos. Je suis essoufflée et j’ai chaud, ce qui n’est pas bon signe. Dans la montée, où les marches de la trace sont trop grandes pour mes petites jambes, je me balance légèrement d’un côté, puis de l’autre, pour soulager les muscles des cuisses. Rien n’y fait. Le thorax et le bas des poumons semblent sur le point d’exploser. Je refuse cependant de me laisser distancer et fixe le fanion qui flotte au vent et marque la fin de la côte. Quand j’arriverai au fanion, tout ira mieux. Ah zut, c’est pénible ! Après la côte, il faut mériter la pause en passant les crevasses avec les cordes fixes et en surmontant un nouveau ressaut. Tenir jusque là-bas, allez… J’y suis. Je balance le sac sur la neige et m’assieds dessus. Je souffle un grand coup et avale un berlingot de lait concentré sucré qui me redonne du jus.

En repartant, je me sens mieux et peux progresser régulièrement. Levant la tête, j’aperçois des silhouettes qui descendent. Certains de nos co-expéditionnaires ont passé la nuit au camp 2 et nous rejoignent, épuisés. Ils ont fait hier la trace sur le grand plateau et s’enfonçaient jusqu’au-dessus du genou. Ils ont mis huit heures pour faire l’aller-retour au pied de la pente qui mène à l’arête sommitale.

La conclusion est simple : nous devons attendre que la neige transforme et qu’une autre expédition nous aide à faire la trace. Là, nous nous épuisons pour de bien maigres résultats. Très chargés, nous sommes trop lents. Il y a trop de neige, nous brûlons nos forces pour rien. Mes derniers regrets sont balayés par la tempête qui se lève.

Dans la descente, nous croisons une expédition qui tente le sommet : bonne chance ! Nous comptons sur eux pour faire la trace. Las! Ils font finalement demi-tour sous le camp 2, brassant trop de neige. Ils ont le visage défait, certains sont au bord des larmes. La nécessité de faire demi-tour avant d’atteindre le but, l’échec du projet préparé depuis si longtemps et dans lequel chacun a tant investi en termes d'énergie, de temps, d'argent…

Nos espoirs de sommet s’amenuisent. Une expédition italienne de skieurs alpinistes en forme olympique et terriblement motivés vient d’arriver pour tenter de battre le record de vitesse de l’ascension du Shishapangma - seize heures en aller-retour. Ils arrivent sans doute trop tard pour nous prêter main-forte. Dans leur télescope, l’arête sommitale se révèle être dans des conditions hivernales, parcourue par les avalanches. L’histoire de cette montagne est remplie de décès d’alpinistes qui n’ont pas renoncé à trente mètres du sommet et ont été emportés avec des plaques à vent. Si la neige y est aussi mauvaise que dans les pentes inférieures, notre chef d’expédition ne voudra pas prendre le risque.

Dernier départ vers la montagne. Certains gambergent encore, devenant inquiets et fébriles. J’éprouve plutôt un soulagement perceptible. Maintenant on va savoir.

Camp de base avancé. Grand vent pour monter au camp 1. Je m’attache à suivre l’allure du plus rapide du groupe mais des douleurs costales se sont réveillées et je n’ai pas beaucoup d’énergie. Après les crevasses et la dernière ligne de droite, nous pouvons remettre de l’ordre dans les tentes. L’un d’entre nous allume un réchaud dans la tente et… boum ! Une explosion accompagnée d’une exclamation apeurée me fait sursauter : il y a eu une mauvaise manœuvre… Plus de peur que de mal, mais le toit de la tente a souffert et nous le réparons avec une bande adhésive : une croix blanche sur une toile orange… Un autre membre de l’expédition craque nerveusement et s’écroule en arrivant au camp. Trop de pression sur ses épaules, un investissement à la fois financier et personnel trop lourd.

Le vent souffle violemment toute la nuit. « Ziiip », fait la fermeture éclair le lendemain matin comme nous l’ouvrons pour voir la météo : il neige dru. Nous sommes enveloppés par le brouillard. Vers le bas, les traces de montée sont recouvertes de neige.

« Ah, merde ! »

Le chef d’expédition laisse échapper un juron. Le sommet s’éloigne un peu plus. La tâche s’avérait déjà compliquée, mais s’il neige encore… Il faut attendre l’accalmie pour monter. Nous passons la matinée à manger, boire, dormir, serrés les uns contre les autres comme des sardines. Après le déjeuner, c’est la sieste. Finalement, il est trop tard pour monter. Il faut rester là, tranquille, à ne rien faire, dans le confinement de la tente. Il fait tellement mauvais dehors. Les heures s’égrènent. Nous nous endormons avec l’espoir du beau temps le lendemain.

Toute la nuit, les rafales de vent soufflent violemment. Le matin, il neige toujours. Le visage du chef d’expédition, porteur de mauvaises nouvelles, apparaît dans la porte de la tente: il sonne définitivement le glas de nos espoirs et actionne le signal de la retraite. Si la neige continue de tomber aussi dru, elle s’accumulera dans les pentes et rendra tout retour très dangereux, nous laissant bloqués dans les camps d’altitude. Il faut bouger et sortir du piège avant qu’il ne se referme. Descendre. Tourner le dos à la montagne.

Descendre… J’ai des nausées. J’ouvre la voie et refais la trace. Je mets le pied dans une crevasse. Je fais trois pas de plus, m’assieds dans la neige, regarde vers la vallée et réalise. C’est fini. On ne reviendra plus. On a démonté les tentes. C’est fini et j’ai les mains froides. Je ne peux m’y résoudre.

Je me relève et continue à descendre. Cela ne peut pas être vrai. On ne peut pas descendre alors qu’on n’a pas tout donné de soi-même, je ne le conçois pas. Nous ne sommes montés que juste au-dessus de 7000 mètres. Ce n’était pas assez difficile ; c’était beaucoup trop bas pour oublier. On est encore conscient de trop de choses. Il y a trop d’oxygène. Je suis comme une noyée : il faut véritablement manquer d’oxygène pour se jeter sur la bouteille. Il faut monter suffisamment haut pour accepter de redescendre. Je n’accepte pas.

Des Ukrainiens montent. Tout un symbole, comme un passage de relais entre ceux qui descendent et ceux qui montent. Les uns pleins de confiance et d’espoir, le moral tout neuf, pleins d’assurance. Les autres abattus.

Je suis pressée d’en finir. J’en ai marre de cette moraine et de ce sac à dos abominables. Je sens sourdre en moi une rébellion. Je ne m’arrête pas pour boire : je n’ai pas mérité de boire. Je ne suis pas allée assez haut pour avoir le droit de boire. Prestation nulle. Je n’ai pas surmonté le défi. Je reviens à mi-chemin. Mes questions restent sans solution. Je n’ai pas trouvé le remède dans l’altitude. Je suis affreusement déçue de ne pas être allée au bout des choses, de moi-même, de l’aventure. Jusqu’à la limite. C’est de l’auto flagellation, mais j’enfonce le clou. Je tourne le couteau dans la plaie. J’en pleure de rage sur la moraine. Ce voyage n’a donc servi à rien. J’ai une déception de plus à gérer. Génial.

Mais si la montagne n’a pas voulu de nous, il y a peut-être une raison. Elle a peut-être jugé que nous ne méritions pas d’aller au sommet. J’y allais pour une fuite en avant, avec une approche essentiellement négative. La montagne n’a pas voulu. Si on monte là-haut pour fuir les choses d’ici-bas, pour trouver une simple compensation, parce qu’on n’a pas de tels sommets de 8000 mètres à réaliser au quotidien, on va vers l’échec ou pire encore. Aller si haut sans rien qui nous raccroche à la vie signifie une prise de risques inconsidérée ; c’est aller au-devant de la mort. Au-devant du néant. Les objectifs himalayens et ceux d’en bas doivent s’équilibrer. La réalisation des uns doit servir à celle des autres. C’est le message qu’il nous faut comprendre. Je ne venais pas pour la montagne mais pour provoquer les évènements.  Mais alors, la montagne aurait du laisser monter les autres membres de l’expédition. Alors… ? Je ne sais pas, je ne sais plus.

Entre le vent, le mauvais temps et la quantité considérable de neige, nous avons joué de malchance. Cette expédition confirme l’impression que j’avais eue au Cho Oyu : les sommets de 8000 mètres représentent vraiment un coup de poker.

Il faut accepter de renoncer. Surmonter la déception. Se persuader que ce que nous avons appris vaut autant que le sommet lui-même. Que cet enseignement n’aurait pas été possible sans l’échec. Pour revenir sur Terre, en bas dans la plaine, et vivre. Avancer, partager, construire. Trouver sa solution, sa voie.

Keep going.

La formule que le grimpeur répète inlassablement le jour du sommet, le jour où il ne faut pas s’arrêter avant d’être revenu au camp de base. La formule qui mobilise la volonté pour aller chercher au plus profond de soi-même. Progresser, envers et contre tout : keep going !

Il faut maintenant parvenir à rêver à nouveau, parce que les rêves aident à continuer la route. Ils peuvent faire tenir debout quand on vacille. Signe d’un retour à la vie puisque le désir est à nouveau là avec tout l’avenir devant soi : Keep going !

Démontage du camp de base et retour aux jeeps sur un train d’enfer. Nouvelle étape triste dans ce retour sur Terre. Dans le crépuscule, nous laissons définitivement le Shishapangma derrière nous. Les dernières lumières du soleil jouent avec les nuages qui obscurcissent le ciel, créant une atmosphère irréelle. L’ocre et l’orangé des plateaux et des collines se détachent sur un bleu outremer, les nuages rosissent ; l’air est pur, transparent. Le paysage aride, désolé. C’est très émouvant. Devant le sourire de Lapka, notre sherpa qui m’aide à traverser le torrent en me tenant la main, et l’accueil chaleureux de l’officier de liaison chinois au bout de la route, je pleure.

[[1]](file:///D:\\Apprentissage.docx" \l "_ftnref1)  *« Femmes d’aventure » de C. Reverzy*